

# Cancer

Yvan Robberechts

Il ne faut pas discuter avec le réel. Il a pour lui les maladies, les accidents, les emmerdes du quotidien... Il faut être radical, lui couper la chique, lui claquer la beigne, le mettre en quarantaine avec sa clochette de pestiféré.

La semaine, le réel est le plus fort, peux pas lutter. Je fais mon boulot de cantonnier. Du lundi au jeudi, 35H00 sur 4 jours.

À 6h mon réveil-mitraillette me tire dessus. J'empoigne le forcené, mais le forcené c'est moi. Un peu K.O., je prends une douche-éclair pour me redonner vie. J'avale un café-noir-cigarette et je pars au boulot.

Par contre, du vendredi au dimanche, je reprends le dessus sur la bête, je tiens le réel en échec. Bien sûr il essaye constamment de s'immiscer :

- Hein ? Tu dis quoi le réel ?
- La tondeuse ?
- Elle fuit, la machine à laver ?

– Sortir le chien pauv' bête ?

Blablablabla... cause toujours le réel ! C'est un non négatif. J'irai pas ! J'irai pas m' enrôler dans tes travaux forcés du réel.

Depuis toujours, tout petit déjà, le réel et moi ça marchait pas. Je voulais rester avec maman et puis quand je serai grand on se mariera. Tout simplement. Et puis c'est tout. Pourquoi entrer dans des complications ?

Papa ? Non, papa, je l'aimais pas trop. Il contrevenait à mes plans. Et puis il se mettait toujours du côté du réel. Il voulait savoir si j'avais eu des notes en classe, ce que j'allais faire de ma journée et de ma vie, quel métier pourrait m'intéresser. Moi je regardais une plume invisible livrée au vent.

– Tu m'entends ?

Papa il appelait ça rêvasser. C'était mal. Et pourtant, rêvasser c'est ce que je savais faire de mieux. Peut-être que je pourrais un jour trouver un métier de rêveur ?

Papa était inquiet, il disait :

– Tu vas me faire avoir des cheveux blancs !

Et c'était vrai, en quelques mois, il a blanchi d'un coup.

Jusque-là l'école disait que j'étais un garçon gentil, rêveur et attachant. Un peu différent aussi.

Il préfère jouer avec les filles (sourire entendu de l'institutrice)

Ça a beaucoup inquiété mon père. Lui et le réel ont trouvé que c'était vraiment préoccupant. Il a fini sa mutation vers le blanc. Le réel l'avait attrapé.

J'ai eu 7 ans, l'âge de raison. J'ai détesté.

L'école a commencé à me considérer comme un gentil garçon qui a des problèmes.

Des problèmes d'écoute ? Des problèmes de vue peut-être ? Avec le réel ils cherchaient des solutions.

J'avais 10/10 de l'œil droit mais 9/10 de l'œil gauche et j'ai pu acheter des belles lunettes rouges que j'ai arborées fièrement pendant deux semaines.

C'est vers dix ans que l'école m'a considéré comme un problème à plein temps.

Pas encore le cancre notoire, bousier indécorable que j'allais devenir, mais déjà un petit cancre, petit cafard assoupi, déguisé en écolier, trahi par ses antennes.

Après. Je suis devenu cancre pour longtemps, cancre d'un lycée d'élite, cancre acharné, cancre d'élite. Dix ans à buller au fond d'une classe. Dix ans de trous d'air et de brumes.

C'était en classe de math, le réel me collait toujours aux basques. Le prof scandait son cours d'une voix grave. Je me suis calé sur cette fréquence monocorde et mon corps charnel est devenu lourd. Un deuxième corps éthéré s'est soulevé de ma poitrine, une sorte de deuxième moi qui rêvassait en surplomb. Comme un gaz qui me rendrait puissant et heureux (un peu béat aussi).

Le cours se finissait toujours par un triomphal CQFD, vérité révélée, que le prof martelait au tableau avec une conviction frénétique. CQFD, rituel incantatoire, qui agissait sur moi comme un claquement de doigt. Je me réveillais.

Dans l'apesanteur cotonneuse de cette salle de classe je venais d'inventer la téléportation. Ma première vraie victoire sur le réel. Je ne faisais plus seulement que regarder une plume invisible, je l'étais devenu.

Le prof était sympa, il avait toujours le sourire et il m'aimait bien. J'avais toujours zéro. Mon père s'acharnait à m'expliquer. Il n'y avait plus rien à blanchir, il se ridait.

Sur mon bulletin de fin d'année le prof de math n'avait pas voulu mettre zéro, il avait mis 1/20 et commenté en marge « en progrès ». C'était peu mais ça m'avait fait du bien. Coquetterie de cancre.

J'ai continué la téléportation, mon petit domaine d'expertise. Rester focus, envers et contre tous. Pourtant le réel n'était jamais loin. Il me guettait, se laissant oublier pour mieux me surprendre. J'ai cru à sa clémence ; je ne m'attendais plus au croc-en-jambe

ou au coup de boule. Je m'ensablais gentiment dans la médiocrité scolaire. Ni vu ni connu, comme une sole au fond de l'océan.

C'est à ce moment précis, l'année de mes 16 ans, que le réel a choisi de sortir sa meilleure carte : la mort

La vie nous est donnée ? Non, elle nous est prêtée. Un jour il faut la rendre. Rendre la vie, sans ultimatum, rendre l'âme.

Papa a été admis à l'hôpital public pour des maux de tête et des troubles cognitifs. 72h plus tard il était mort. Les métastases grignotaient sa tête jusque dans les yeux. Nous étions tombés dans le traquenard du réel. Lui et la mort avaient conclu un deal, c'était plié. Incinération ou enterrement ?

Je regarde par la lucarne le cercueil brûler. La musique de fond tente de masquer le bruit fulminant du système de chauffe. Impression d'être dans un ascenseur. Un ascenseur en flammes.

Quel étage ? La descente est longue vers les enfers. Avec maman on se tient la main.

On est ressorti avec une petite boîte et dix ans de plus. On a marché le long des quais jusqu'aux rues piétonnes du centre. Les humains étaient tous là, à la même place.

C'était Noël et chacun voulait sa part de fête. Ils marchaient à la hâte avec une énergie féroce, magnifiés par les illuminations de la ville. Toutes ces petites vies colorées vibraient avec passion, aspirées par les vitrines apprêtées et enluminées.

Un peu sidéré, un peu groggy, on a pris place dans la danse, comme deux atomes piégés par un champ électrique. Nous n'étions plus que des électrons atomiques, maillage instable de particules en collisions.

Sans vraiment l'avoir déterminé on a bu un vin chaud et pendant un moment on a regardé toute cette agitation organique excitée par des lois quantiques et consuméristes. C'était effrayant et rassurant. Finalement rien n'était grave puisque nous n'avions pas d'importance.

Clic, le jour se lève, le soleil monte. Clac, la lune arrive et la nuit tombe. Clic-clac. La vie, la mort. Chacun embarque ou débarque dans le cycle binaire du temps.

La mort du pater avait rebattu les cartes et changé la donne. Je n'avais plus goût à la téléportation. Mécaniquement mes notes sont remontées.

Avec mes 7/20 en math le prof exultait. En marge il parlait de « progrès significatifs ». Le 13/20 qui suivit fut une déflagration. Il notait des « progrès extraordinaires ». Je venais de passer le mur du son.

Dans leur globalité les profs découvraient mon existence et me considéraient avec effarement, médusés que je puisse me départir du mobilier scolaire auquel j'étais, depuis si longtemps, associé. Dans la classe le prof de math me citait en exemple,

parlant du « camarade Lefèvre » comme si nous étions du même Kolkhoze.

Il m'a fallu quelques mois pour oublier le cancre et le petit niaiseux, me désincarcérer de ce corps d'insecte. Plier mes antennes et mes ailes, les ranger sous le pupitre, laisser ma mue de blatte accrochée à la chaise devant mon bureau vide.

J'ai jeté un dernier regard sur la scène de crime et fermé la porte à jamais.

# L'auteur

Yvan Robberechts, 55 ans, faune à pieds de bouc, vit en France (Picardie) avec sa compagne, un chien, deux chats et des grenouilles dans la tête. Agent communal pour payer les crédits et écrivain-poète parfois, quand les grenouilles se mettent à chanter.